HAL open science

Les ”petites histoires” de la Grande Guerre

Heike Baldauf-Quilliatre, Matthieu Quignard

To cite this version:

Heike Baldauf-Quilliatre, Matthieu Quignard. Les ”petites histoires” de la Grande Guerre : Les expériences sensorielles de la guerre dans la correspondance et les carnets du soldat Charles Bruneau. Sylvie Patron. Small Stories. Un nouveau paradigme pour les recherches sur le récit, Hermann, pp.69-90, 2020, Cahiers Textuel, 9791037002877. hal-03940956

HAL Id: hal-03940956

https://hal.science/hal-03940956

Submitted on 16 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les « petites histoires » de la Grande Guerre
Les expériences sensorielles de la guerre dans la correspondance et les carnets de soldat de Charles Bruneau

HEIKE BALDAUF-QUILLIATRE ET MATTHIEU QUIGNARD
UMR 5191 ICAR, Lyon

L'histoire de la Première Guerre Mondiale est une « grande histoire » qui nous a été contée par de nombreux témoins, historiens et écrivains à travers de témoignages, de fictions ou de différents types de documents historiographiques. Ces sources ainsi leurs analyses ou leur fictionalisation nous permettent de comprendre la trajectoire de la guerre, les lieux, événements et personnes qui « ont fait » cette guerre[1]. Les récits et témoignages écrits « après coup », sous forme biographique ou autobiographique, sont des narrations de la vie (ou du moins d'une période de la vie) d'une personne et constituent ainsi l'expression et/ou la mise en scène d'une identité particulière[2]. Ces *big stories*, sur lesquels on se base généralement en narratologie et dans l'analyse d'identités, considèrent l'individu en tant que système s'efforçant de rassembler le temps, l'espace et la personnalité de l'auteur dans un cadre unique, dans un but de fabrication de sens[3]. Que se soit dans les travaux de l'historiographie ou ceux de la narratologie, l'analyse s'attache à faire ressortir d'une part, une reconstruction d'événements ou d'expériences passés, d'autre part, une identité certes complexe mais construite après-coup.

Nous souhaitons ici adopter une autre approche. Nous n'analysons pas les récits en tant qu'œuvres complètes ; nous nous focalisons plutôt sur les « petites histoires » *a priori* anodines qui s'y trouvent (histoires du quotidien de la guerre, d'expériences vécues, de sensations décrites) et sur l'émergence de ces histoires dans les lettres écrites par un soldat à sa famille. En recourant à une approche discursive et en centrant notre analyse sur les expériences sensorielles racontées dans ces lettres, nous souhaitons montrer comment l'auteur utilise ces « petites histoires » pour construire différentes facettes de son identité et pour essayer de donner sens à ce qu'il est, dans cette situation particulière qu'est la guerre.

La concentration sur les « petites histoires » nous permet de montrer d'une part l'intérêt du concept de *small stories* développé par Michael Bamberg et Alexandra Georgakopoulou pour l'analyse d'une série de lettres, billets et cartes postales qui révèlent la transformation de l'identité de l'auteur à travers un certain nombre de petits événements. D'autre part, l'analyse de l'émergence de cette transformation identitaire permet de mettre en évidence, d'une manière qui peut peut-être être également intéressante pour l'historien, les étapes importantes et génératrices de changements.

Notre étude se base sur l'analyse linguistique et discursive du manuscrit inédit d'un soldat de la Grande Guerre, composé de lettres, de notes et des extraits d'un journal tenu entre 1914 et 1918 (section 1). Après avoir justifié le choix du corpus (section 2), nous proposons une analyse des expériences sensorielles en deux temps (section 3) : une analyse quantitative

[1] Voir Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003.
[2] Voir Rémy Cazals et André Loez, *14-18, Vivre et mourir dans les tranchées*, Paris, Tallandier, 2013.
[3] Voir le résumé dans Michael Bamberg et Alexandra Georgakopoulou, « Small Stories as a New Perspective in Narrative and Identity Analysis », *Text and Talk*, vol. 28, n° 3, 2008, notamment p. 378.

basée sur le vocabulaire de la sensorialité dans l'ensemble de la correspondance adressée à la famille et une analyse qualitative relative à la construction discursive de la sensorialité dans une sélection de lettres. Nous terminons en discutant de la pertinence de l'approche en termes de *small stories* de l'expérience de guerre du soldat Charles Bruneau.

I. Les lettres de Charles Bruneau

Charles Bruneau (1883-1969) est un linguiste français, disciple et collaborateur de Ferdinand Brunot[4]. En 1914, il a 31 ans et occupe la charge de professeur à la Faculté des Lettres de Nancy. En raison de son âge et de son état de santé, il ne sera pas mobilisé dans les sections combattantes mais dans le service auxiliaire de l'armée, à l'entretien des lignes téléphoniques et à la traduction des communiqués allemands. Libéré en mars 1919, il aura été amené à se rendre sur le site de nombreuses batailles : Les Éparges dans la Meuse, Verdun, la Somme, la Champagne, etc.

Durant ces quatre années de guerre, Bruneau a correspondu avec sa famille et avec un jeune élève, Maurice Journé, 15 ans, à qui il confie tout ce qu'il ne peut pas dire à ses proches. Peu après la démobilisation, il entreprend de rechercher toutes les lettres envoyées pendant la guerre pour élaborer un livre original qu'il intitulera « Ma guerre 1914-1918 ». Ce livre rassemble plus de 600 extraits de lettres et de journal de guerre, minutieusement choisis, datés et situés, de sorte que chaque extrait livre au lecteur la trace exacte de la pensée de l'auteur à l'instant où il l'a écrit. Conscient dès 1915 qu'il vivait quelque chose d'extraordinaire et de précieux, Bruneau s'est empressé dès son retour à la vie civile de mettre son témoignage à l'abri des faux discours et d'une légende en train de se constituer. Malgré tous les efforts éditoriaux effectués pour recueillir, sélectionner et mettre en forme ces extraits, il n'a jamais souhaité publier cet ouvrage.

Le manuscrit de Bruneau est loin d'être le seul ouvrage témoignant d'une expérience de guerre. Si l'on s'en tient à la Première Guerre Mondiale, et aux combattants français, de très nombreuses publications ont été produites par des témoins engagés et ce, même pendant le déroulement du conflit[5]. L'immense travail de Jean Norton Cru dans *Témoins*[6] a justement consisté à recenser, classer et critiquer cette masse de sources pour en évaluer la valeur historique.

L'originalité de l'ouvrage de Bruneau réside dans le projet de ne pas « linéariser » son expérience dans une narration – comme l'ont fait par exemple avec talent André Pézard ou Maurice Genevoix[7]. Il n'a pas non plus choisi de rassembler sa correspondance, à la manière d'un fonds dédié à cette période si particulière de sa vie. Il a préféré livrer comme témoignage le verbatim de ses écrits (avec ses erreurs de jugement ou d'appréciation du moment), avec le cadrage d'un chercheur discriminant dans une masse de données ce qui relève du corpus (*sa* guerre) et ce qui n'en relève pas.

Le manuscrit, du fait de son caractère authentique et concentré, nous offre une occasion unique d'étudier la construction et l'évolution de l'identité du soldat Charles Bruneau au fil de son expérience de la Première Guerre Mondiale. Bruneau n'étant pas militaire de métier mais universitaire, étant de plus familier de cette partie de la France sur laquelle se déroule le conflit, pour y être né et pour avoir fait une thèse sur les patois de la région, étant enfin aux premières loges pour des raisons professionnelles lors de la déclaration de guerre, tout semble

---

[4] Voir notamment C. Bruneau, *Petite histoire de la langue française*, Paris, Armand Colin, 1955.

[5] Voir par exemple André Pézard, *Nous autres à Vauquois*, Paris, La Table Ronde, 1916 ; ou Julien Arène, *Les Carnets d'un soldat en Haute-Alsace et dans les Vosges*, Marseille, Crès, 1917.

[6] Jean Norton Cru, *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étincelles, 1929.

[7] Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Paris, Durassié et Cie, 1949.

se cristalliser pour que cet événement majeur vienne l'ébranler en profondeur sur le plan personnel. En quelques mois, tout va changer pour lui et en lui. Sa ville de Nancy sera sous couvre-feu. Sa région deviendra théâtre de combats. Lui-même apprendra le métier de soldat. Nous nous attacherons donc à étudier à travers sa correspondance les traces de ces changements en lui, au gré des petites histoires qui lui arrivent, qu'il relate et qu'il considère lui-même comme des témoignages pertinents de son expérience de guerre.

II. Le Choix du corpus

En choisissant ce manuscrit, nous sommes conscients de travailler sur un ensemble d'extraits de documents sélectionnés par l'auteur et pour lesquels n'existe plus de texte intégral. Nous sommes tributaires des choix effectués par l'auteur dans son projet de nous transmettre sa guerre. Ce qui est purement anodin et sans rapport avec la guerre a été exfiltré et ne reste que ce qui a fait sens pour lui. En définitive, le corpus est d'une taille respectable : plus d'une centaine de milliers de mots répartis en 26 chapitres (ou épisodes de guerre).

Dans ce corpus, nous allons nous attacher exclusivement aux lettres, au détriment des extraits de ses carnets de guerre, qu'il appelle son journal. Il nous semble en effet essentiel d'observer comment Bruneau s'exprime vis-à-vis de ses proches pour voir si cette relation est elle-même ébranlée par la guerre et si, au-delà du fils, du frère, du professeur, on peut voir émerger une autre identité, un autre rôle qu'endosserait Bruneau : un soldat, un protecteur, un journaliste, un analyste, etc. Nous nous focaliserons sur les lettres envoyées à sa famille et délaisseront celles adressées à son jeune élève, Maurice Journé. Ce resserrement se justifie par le fait que ces dernières ne commencent qu'en mai 1915, alors que Charles est déjà au front depuis quelques mois. Il manque toute la période de l'entrée en guerre qui nous paraît fondamentale. De plus, des études plus poussées de cette correspondance[8] ont montré que Bruneau « utilise » cette relation épistolaire comme un journal à distance, moins pour échanger avec son jeune élève que pour mettre son témoignage en sécurité.

En définitive, notre corpus resserré sur les lettres envoyées à la famille forme un ensemble de 52 000 mots et couvre toute la durée de la guerre, depuis la première lettre envoyée de Nancy en octobre 1914 jusqu'à la lettre annonçant sa démobilisation en mars 1919. Comme le montre la figure 1, les extraits sont brefs mais très réguliers (il est important de donner des nouvelles régulièrement, même en disant peu de chose).

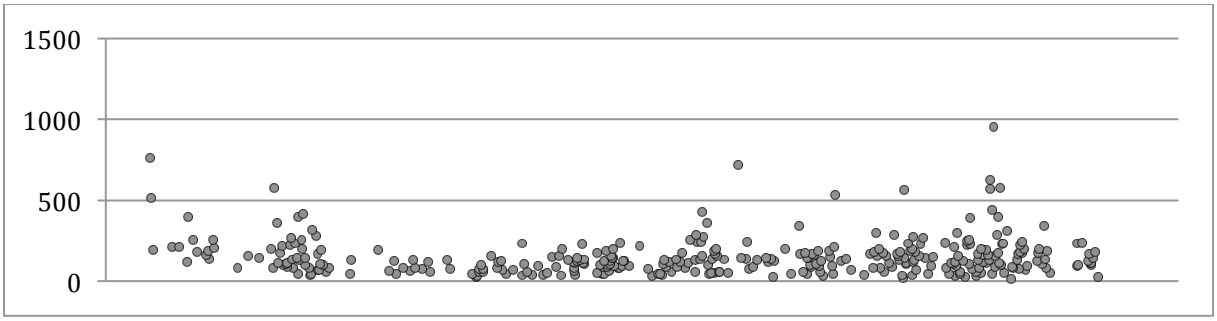

Figure 1. Distribution des mots dans le temps, dans la correspondance avec la famille. En abscisse, le temps (d'août 1914 à mars 1919) ; en ordonnée le nombre de mots que comprend chaque extrait de lettres présent dans le corpus.

[8] Voir Matthieu Quignard, « "Ma Guerre 1914-1918" de Charles Bruneau : les mots d'un linguiste sur le front », in Fabio Caffarena et Nancy Murzilli (dir.), *In guerra con le parole : il primo conflitto mondiale dalle testimonianze scritte alla memoria multimediale*, Trente, Fondazione Museo Storico del Trentino, 2018, p.109-126.

Pour l'étude qualitative et discursive de la correspondance, nous nous focaliserons sur les extraits les plus caractéristiques des quatre premiers chapitres : Nancy (1914), Châtelaudren (1915, formation militaire) et Mouilly (1915, premières expériences du front). Cette période nous permet d'appréhender les changements entrainés par l'irruption brutale de la guerre dans la vie de Bruneau.

III. Les experiences sensorielles

Nous nous intéressons aux expériences sensorielles mentionnées d'une manière ou d'une autre dans ces lettres. Nous comprenons « expériences sensorielles » dans un sens très large, à la fois liées aux cinq sens et au *ressenti* tel qu'il se manifeste, et nous nous appuyons d'une part sur les éléments langagiers (les *mots* utilisés) et d'autre part sur les actions accomplies, leurs enchaînements, les positionnements et autres éléments pragmatiques et discursifs. Cette analyse des expériences sensorielles nous permet de mettre en évidence la transformation d'un homme à la suite de ces expériences de guerre.

3.1. La présence de la sensorialité dans les lettres

La sensorialité, en tant qu'expérience sensible du monde, peut se traduire de différentes façons dans le discours. On peut tout d'abord la concevoir de façon étroite comme « ce que nos sens nous disent du monde ». On est alors enclin à se focaliser sur les cinq canaux sensoriels – l'ouïe, l'odorat, le goût, la vue et le toucher – et les différentes façons de rendre compte d'une expérience sensorielle : l'acte même de sentir (souvent un verbe : « entendre », « palper », « voir », « percevoir »…), la dénomination de la sensation (« bruit », « son », « mélodie », « vacarme », ou des onomatopées : « pan », « boum ») ou la qualification de la sensation dans son intensité, sa qualité (« assourdissant », « mélodieux »…). On peut étendre la sensorialité à ce que le corps ressent sans pour autant être capable de déterminer par quel canal cela se produit : il s'agit notamment de tout ce qui est d'ordre du sentiment ou de l'émotion (peur, crainte, angoisse), ou ce qui est plus métabolique (la faim, la soif). En définitive, nous pouvons nous doter de six catégories composant la sémantique de la sensorialité : les ressentis liés aux cinq sens mentionnés ci-dessus auxquels on ajoute les autres ressentis (ou ressentis généraux).

Dans cette expérience sensible du monde, il nous faut remarquer que le sujet peut avoir deux postures par rapport à son acte sensoriel : une posture *spectactorielle*, lorsqu'il objective le monde à travers son ressenti, ou une posture *actorielle*, lorsqu'il s'objective lui-même dans le monde et s'en trouve affecté[9]. En d'autres termes, le sujet peut parler à la première personne de ce qu'il ressent et qui provient du monde, ou il peut parler à la troisième personne du monde tel qu'il le ressent[10].

En outre, dans une approche plus interprétative[11], on peut prendre en considération les mentions d'objets sensibles (sonores, tangibles, visibles, etc.) en dehors de toute mention explicite de sensorialité : par exemple, quand l'auteur parle d'une bombe sans mentionner qu'il l'a entendue, ni même qu'elle a explosé. En effet, sachant que notre texte a été produit

[9] Voir Didier Bottineau, « Du languaging au sens linguistique », in D. Bottineau et Michael Grégoire (dir.), *Langage et énaction : corporéité, environnements, expériences, apprentissages, Intellectica*, n° 68, 2017, p. 19-67.

[10] Voir Didier Bottineau, « Cognition, énaction, perculturation : vers une caractérisation du lexique anglais dans une perspective typologique », in Irène Baron, Louis Begioni, Michael Herslund, Alvaro Rocchetti (dir.), *Le lexique et ses implications : entre typologie, cognition et culture, Langages*, à paraître.

[11] Voir François Rastier, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 1987.

dans un certain contexte (l'auteur participe à des combats) et destiné à un lecteur (le destinataire des lettres), la seule mention de certains objets sensibles suffit à provoquer chez le lecteur une représentation sensorielle ou émotionnelle des effets de ces stimuli sur le narrateur. Cela étant, il nous paraît délicat de prendre ces mentions en considération dans une approche purement comptable, quantitative. En effet, pour pouvoir accorder crédit à de telles mentions, il faut nous assurer au préalable que ces objets ont été réellement expériencés par l'auteur et que ce dernier ne rapporte pas des événements vécus par d'autres. Une approche en contexte s'impose.

Enfin, nous souhaitons évoquer le problème des descriptions de scènes de guerre (paysage, météorologie). Dans une correspondance classique au sein d'une famille, de telles descriptions sont parfaitement convenues. Elles dénotent les capacités littéraires et la sensibilité du rédacteur à certains détails du monde, mais leur but premier est fondamentalement différent de celui des lettres de Bruneau. La présence de telles descriptions dans notre corpus ne saurait être anodine. Si tel était le cas, Bruneau les aurait exfiltrées au même titre que les marques d'ouverture et de clôture des lettres dont nous n'avons pas de trace. Si elles demeurent dans le manuscrit, c'est que l'auteur les a jugées pertinentes pour décrire sa guerre[12].

3.2. Analyse quantitative de la sensorialité dans les lettres

Dans une approche lexicale, quantitative et hors contexte, nous avons fait le décompte des marques de sensorialité dans le corpus en nous appuyant sur les lemmes des formes relevant d'un des cinq sens ou d'un ressenti général. Nous avons exclu les formes des objets sensibles (bombe, canon, balle, etc.) pour nous situer au plus près de l'expression des ressentis de l'auteur.

Le corpus contient 52 000 mots et près de 4 000 lemmes. Si on se limite aux lemmes de verbes, substantifs, adjectifs et adverbes qui apparaissent au moins 2 fois dans le corpus, il ne reste à analyser que 1871 lemmes différents, qu'on peut classer dans 7 catégories : goût, odorat, ouïe, toucher, vision, autre ressenti et non-ressenti. La distribution est donnée dans le tableau suivant (tableau 1).

Catégorie de ressenti	**Nombre d'occurrences (nombre de lemmes)**	**Principaux lemmes et leur nombre d'occurrences**
Goût	19 (5)	délicieux (8), amèrement (4), goût (3), bouche (2), dégoûter (2)
Odorat	25 (4)	sentir (13), nez (7), puer (3), puanteur (2)
Ouïe	159 (16)	entendre (40), bombardement (23), siffler (18), bruit (16), bombarder (12), chanter (8), oreille (8), canonnade (7), éclatement (5), fusillade (5), crier (4), muet (4), *ptt* (3), *boum* (2), bruyant (2), hurlement (2)
Toucher	127 (12)	froid (36), chaud (24), toucher (16), brûler (12), doux (9), chaleur (8), souffrir (6), frais (5), chauffer (4), peau (3), lacrymogène (2), suffocant (2)
Vision	168 (11)	voir (108), vue (15), œil (9), entrevoir (8), revoir (7), brillant (6), regarder (5), couleur (4), brumeux (2), éclairer (2), lumière (2)

[12] Au demeurant, d'un point de vue strictement militaire, les conditions météorologiques et les dispositions du terrain sont des données de la guerre qui déterminent aussi dans une certaine mesure les modalités de réalisation des opérations militaires.

Autre	737 (98)	bon (79), fort (34), repos (33), mauvais (28), tranquille (28), excellent (17), grave (17), aimer (11)…
Total ressenti	1 343 (153)	
Non ressenti	20 585 (1 718)	
Total	21 928 (1 871)	

Tableau 1. Comptabilisation des occurrences de mots relevant de la sensorialité dans la correspondance à la famille.

La proportion de ressentis par rapport au reste est faible (de l'ordre de 6%). Cela n'est pas étonnant car il n'est pas forcément dans les intentions de l'auteur de transmettre ses ressentis aux membres de sa famille ; cela les inquièterait sans doute plus qu'autre chose.

Mais si l'on cherche à déterminer par quelles modalités sensorielles ces ressentis sont transmis, on trouve massivement les lemmes généraux (« bon », « fort », « tranquille ») à hauteur de 60%. Les modalités les plus présentes sont la vision (14%), l'ouïe (13%) et le toucher (10%). La modalité la plus variée est celle des bruits, pour laquelle l'auteur va même jusqu'à proposer des onomatopées. Le récit de la guerre chez Bruneau est donc très intériorisé (ressentis généraux) et sonore.

Il nous faut toutefois remarquer qu'un tel décompte pose problème car la terminologie n'est pas univoque. Hors contexte, il est bien difficile de savoir si un « coup » est un coup porté (ressenti au niveau de la peau) ou un coup de feu, ressenti plutôt auditivement, ou encore une partie de la locution « tout à coup ». Une autre limite tient au fait qu'avec un seuil d'occurrences de 2, on élimine tous les hapax (mentions uniques de mots dans un corpus), parmi eux un grand nombre d'onomatopées et des mots les plus singuliers qui ne sont pas les moins expressifs.

Cette pré-étude plaide en définitive pour une approche plus discursive, en contexte, au plus près du texte, permettant d'appréhender l'expression plus littéraire que littérale du ressenti de l'auteur.

3.3. La construction discursive de la sensorialité

Bamberg et Georgakopoulou[13] emploient le terme de *small stories* pour décrire une multitude d'activités narratives qui ne sont généralement pas prises en compte par l'analyse des narrations (*big story research*) : « *tellings of ongoing events, future or hypothetical events, and shared (known) events, but […] also […] allusions to (previous) tellings, deferrals of tellings, and refusals to tell* ». Il s'agit d'énoncés concernant des sujets en cours de développement ou de commentaires suivant immédiatement une expérience vécue. Il s'agit d'histoires qui ne sont pas complètes, d'allusions à des histoires, d'histoires en développement.

Concernant notre corpus, ce développement nous paraît particulièrement important : Bruneau ne prend pas ou n'a pas le temps de développer un récit : il écrit vite, beaucoup ; ses lettres témoignent du souci de ne rien oublier, de faire partager ses expériences à sa famille, dans la limite de ce qui est partageable. Au fur et à mesure, il met sur papier les expériences qu'il vit, souvent peu après, parfois même avant la fin de l'événement. Cette chronologie nous permet d'étudier les différentes bribes d'histoires comme l'émergence de ses expériences sensorielles et émotionnelles. Si la section précédente a montré que le recours à l'analyse quantitative du vocabulaire dit émotionnel dans l'ensemble des lettres reste insatisfaisant, l'analyse qualitative d'une sélection de lettres prenant en compte le développement et l'émergence de la sensorialité mettra en valeur la construction de ces expériences, partant la

[13] Art. cit., p. 381.

construction identitaire de l'auteur. Dans cette section, nous proposons l'analyse discursive de quelques lettres écrites par Bruneau à sa famille entre octobre 1914 et mai 1915. Cette période est marquée par le passage de la vie civile à la vie de soldat et par l'entrée en guerre. Il s'agit donc d'une période riche en changements.

> Je suis arrivé ce matin à 8h1/2, non sans peine. Pour vous donner une idée des arrêts, j'ai quitté Vaivre à 5h28 du soir. Voyage assez confortable, sans froid, sans avanies ; je n'ai pas eu à sortir mes papiers. J'ai juste entendu quelques grondements de canon autour d'Épinal.
> Nancy est navrant. Et ils prétendent que cela va beaucoup mieux ! Personne dans les rues, que des vieux et des chômeurs – des chômeuses plutôt. Figures tristes, gens sales, queues de ci de là, pour les laissez-passer, les allocations, etc. Et guère d'encouragements. Il est vrai qu'hier vers midi un Taube a laissé tomber 3 bombes qui auraient blessé trois personnes peu grièvement, d'après le journal. Moi, on m'a dit quatre dont une aurait succombé, c'est sans doute la vérité. Le journal affirme aussi que le taube aurait été descendu : j'en doute. Pendant ce temps-là, les aviateurs nancéiens, suivant leur coutume, buvaient des bocks avec des putains au Point Central ! [...]
> N. B. C'est pire ici qu'en Prusse : défense d'aller à bicyclette (même dans la ville), pendant la semaine dernière, défense d'allumer des lumières vives après 7 heures, défense de s'attrouper devant, les journaux, etc., etc. Je crois bien entendre le canon vers Saint-Mihiel.
> J'ai tout retrouvé en ordre parfait chez moi. (Extrait d'une lettre de Bruneau à son père, sa mère, son frère et sa belle-sœur, Nancy, 14 octobre 1914)

La première lettre date du 14 octobre 1914. Après la mobilisation durant l'été, Bruneau quitte la campagne et les moissons pour se rendre à Nancy. Il décrit principalement ce qu'il voit autour de lui, parfois ce qu'il entend. Il se positionne ainsi comme un témoin, apportant des informations de première main, et justifie l'intérêt et la valeur de son histoire, ainsi que le titre qu'il a à la raconter. Le fait d'apporter un témoignage (*witnessing*) a été décrit notamment dans le cas de non-professionnels prenant la parole dans les médias[14] : la présence physique, des expériences ou un savoir de première main sont utilisés pour prendre la parole et pour apporter de l'authenticité à un discours. Ici, Bruneau n'a pas à demander la parole ou à justifier ce qu'il écrit. Parler de ce qui l'entoure est essentiellement pour lui le moyen de se positionner par rapport à sa famille, mais aussi par rapport aux rencontres qu'il fait et aux expériences qu'il vit et de se construire ainsi relativement à cette nouvelle vie.

La lettre est composée de petits épisodes (le voyage dans le train, l'arrivée à Nancy, l'histoire rapportée de bombes tombées la veille), non directement reliées entre elles. Attardons-nous un peu sur le tout début, la description du voyage. Cette description d'un voyage de trois heures correspondant à l'entrée dans une nouvelle vie et à l'adoption d'un nouveau rôle (celui du soldat) a des caractéristiques communes avec de nombreux épisodes de ces premières lettres : elle décrit des faits, mentionne un ressenti plutôt agréable (« confortable »), laisse entendre une certaine surprise (« sans froid, sans avanies »). Ici comme ailleurs dans cette lettre, Bruneau montre de la curiosité pour ces nouvelles expériences, plutôt que de l'angoisse. Le panorama qu'il peint par la suite de cette ville à proximité du front s'attache à des détails esquissés, non développés, montrant une observation fine et accentuant de plus en plus cette surprise.

À propos de leur concept de *small stories*, Bamberg et Georgakopoulou remarquent : « *Narratives are thus focused upon not as tools for reflecting on (chunks of) lives but as constructive means that are functional in the creation of characters in space and time, which*

[14] Voir Ian Hutchby, « "Witnessing" : The Use of First-Hand Knowledge in Legitimating Lay Opinions in Talk Radio », *Discourse Studies*, vol. 3, n° 4, p 481-497 ; Heike Baldauf-Quilliatre, « La construction de communauté via répondeur : Witnessing comme pratique créatrice d'une identité commune », *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, numéro spécial 2013, p. 77-88.

in turn are instrumental for the creation of positions vis-à-vis co-conversationalists[15] ». Si Bruneau décrit le voyage et la ville d'une manière à la fois concise et pleine de curiosité, il se positionne lui-même d'une manière particulière (comme celui qui observe et qui partage ce qu'il observe) et positionne aussi ses adressés d'une manière particulière (comme ceux qui ont besoin qu'on leur communique un savoir « de première main »). Ces positionnements sont liés à un moment et à une situation précise.

L'extrait fait apparaître le type de *stories* que l'on retrouve largement dans les lettres : des observations et des descriptions, faisant allusion à un récit au sens propre du terme, plutôt que constituant un récit elles-mêmes. Le narrateur lui-même semble absent (peu d'emploi de la première personne, qui s'efface au profit de l'indéfini « on »), mais c'est justement cette absence qui lui permet de se construire et de se positionner.

> [...] Liste de nos malheurs.
> Mardi 1h1/4 du soir. Taube. Deux bombes de qualité déplorable, elles n'éclatent pas.
> Mercredi 7h1/2 soir. Taube ? Deux bombes ? Pas de confirmation. (Je note que les journaux n'ont le droit de rien dire).
> 11h soir. Zeppelin ??
> Vendredi matin 10h. Taube. Une bombe, d'assez bonne qualité, éclate sans succès dans un jardin.
> La vraie sérénade était pour cette nuit. Un zeppelin vers 5h1/4, nous a envoyé 15 bombes, celles-là d'excellente qualité et munies de tous les perfectionnements. J'ai eu un réveil plutôt vaseux. Quatre sont tombées à à peu près 100 m. de chez moi – et je couche la fenêtre ouverte.
> *Zizzzizzizzzizzzi schschluippp boum* !
> Je me suis cramponné à mon lit jusqu'au n° 15, et alors j'ai été voir. Depuis j'ai fait, avec tout Nancy, deux nouvelles visites. Il y a du bon travail – beaucoup de tuiles en miettes et de carreaux cassés. Malheureusement deux morts.
> Je vous épargne ma description parce que je vais dîner en ville – et les journaux n'ont pas le droit d'en parler – (de peur d'inquiéter la population, peut-être ?)
> P. S. Comme souvenir, j'ai un vieux bout de tuyau de cheminée. (Extrait d'une lettre à son frère et à sa belle-sœur, Nancy, 26 décembre 1914)

Le 26 décembre 1914, dans une autre lettre, Bruneau fait la liste des bombes qu'il a reçues au cours de la semaine écoulée. Encore une fois, il s'agit d'une description dans laquelle il rapporte ce qu'il voit et ce qu'il entend. Cette liste est intitulée « Liste de nos malheurs » et pose ainsi un cadre pour la lecture : il ne s'agit pas seulement des bombes elles-mêmes, mais aussi de son ressenti[16]. Un type de *small stories* décrit par Georgakopoulou est celui des *breaking news* : « *In these cases, tellers seem to wish to share the reported events straight away, as they are still unfolding*[17] ». Bien que les « malheurs » soient déjà passés, la présentation en montre les conséquences sur la vie dans le moment présent. Bruneau interrompt ici sa description de la ville en situation de guerre par un fait d'actualité, un événement qu'il est en train de vivre et qu'il tente de partager avec sa famille. Les euphémismes que l'on trouve tout au long de la lettre, autant dans la description des sons (la « sérénade » des bombes, l'onomatopée longue et précises « *Zizzzizzizzzizzzi schschluippp boum ! »*) que dans la description du visible (des bombes d'une « qualité déplorable », d'une « assez bonne qualité » ou d'une « excellente qualité », des bombes qui « rendent visite »), instaurent un climat de légèreté, diamétralement opposé à la gravité de la situation, et permettent d'établir une distance par rapport aux événements vécus. Bien que Bruneau garde la position de l'observateur qui décrit et commente, la curiosité et la surprise de la première

[15] Art. cit., p. 379.
[16] Voir par exemple A. Georgakopoulou, « Small Stories Research and Social Media Practice : Narrative Stancetaking and Circulation in a Greek News Story », *Sociolinguistica*, n° 27, 2013, p. 20-36.
[17] A. Georgakopoulou, *Small Stories, Interaction and Identities*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins, coll. « Studies in Narrative », 2007, p. 42.

lettre laissent la place à une dérision, une distanciation, une certaine forme d'humour noir. Si les études des récits en interaction et des *small stories* se sont jusqu'ici concentrées essentiellement sur la *tellability*[18], ce qui fait qu'une histoire est digne d'être racontée par une personne à une autre personne à un moment précis, cette lettre met l'accent sur l'incapacité à décrire un événement et sur la manière dont on l'a vécu. Dans ses études sur l'incapacité à décrire la peur, Elisabeth Gülich[19] distingue deux raisons : d'une part, l'absence d'un savoir partagé, qui empêche de communiquer, d'autre part, le caractère paradoxal de la perception (s'il se basait sur un savoir partagé, le locuteur ne pourrait que décrire les sensorialités d'une manière paradoxale). L'humour de Bruneau constitue une stratégie pour faire face à l'incapacité de partager et de décrire ce qu'il vit. À propos de la peur éprouvée lors d'une crise d'épilepsie, Gülich écrit : « La distance qu'il [le locuteur] est capable de prendre à ce moment par rapport à son aura, sa vision, son rêve lui permet finalement de décrire l'indescriptible et de transmettre au moins des bribes à son interlocuteur[20] ». La distanciation par rapport au bombardement qu'il est en train de vivre permet à Bruneau de transmettre à sa famille quelques éléments d'une expérience qu'il qualifie néanmoins d'indescriptible.

Le 1 janvier 1915, Bruneau part pour Châtelaudren en Bretagne où il participe à un camp d'entraînement. Dans ses lettres du 17, 20 et 21 janvier il rapporte et décrit ses activités quotidiennes.

> Je me plais très bien ici. Les chefs sont extrêmement gentils, la nourriture suffisante et même bonne, les camarades parfaits. Je me suis très bien accommodé du logement et en général de toutes les nouvelles habitudes qu'il m'a fallu prendre. En particulier je dors très bien. Quant aux exercices et aux marches, ce n'est qu'un jeu pour moi. De plus je n'ai que des avantages nouveaux à attendre. Le capitaine est un vieil ami de la famille BRUNEAU : si quelque difficulté se présentait, elle serait bientôt arrangée. Je compte aussi avoir mes vêtements de drap, qui me permettront d'aller visiter le dimanche les plages voisines, Saint Brieuc et Guingamp. En somme, depuis le commencement de la guerre, je n'ai jamais été aussi tranquille : le métier militaire est autrement plus facile que la moisson... (Extrait d'une lettre adressée à sa belle-sœur, Châtelaudren, 17 janvier 1915)

> Je mène ici une petite vie bien tranquille. Nous arrivons bien difficilement à gagner notre sou quotidien. L'exercice est relativement rare et pas bien fatigant. Il règne d'ailleurs un certain gâchis. Tantôt nous formons section à part, tantôt nous sommes réunis à des hommes exercés et l'on nous commande des mouvements inédits. On arrive par ce moyen à un cacafouillage dont personne ne se formalise. L'un tire – l'autre pousse – chacun crie et le caporal attend d'un air placide que l'on ait retrouvé sa place. De temps en temps une marche. C'est encore ce que je préfère, quoique chargé de tout le fourbi.
> Il pleut toujours ici. Il pleut irrégulièrement avec des alternatives de soleil et des espèces de giboulées. Il y a aussi beaucoup de vent. On finit par s'arranger de tout cela. Nous vivons presque toujours en sabots. J'ai un gilet imperméable que je porte toujours sous mon bourgeron et qui me protège... (Extrait d'une lettre adressée à son frère et à sa belle-sœur, Châtelaudren, 20 janvier 1915)

> Je continue ma petite vie. Ce soir, marche de 20 km, un vrai plaisir. Il pleut, mais les éclaircies sont exquises, et ç'a été presque toujours éclaircie. On se croirait en mars-avril.
> Notre capitaine nous fait lire les horreurs commises par les Allemands et publiées à l'Officiel. Puis il nous fait un petit discours. Celui d'hier se terminait ainsi : « La semaine dernière, je vous

[18] Harvey Sacks, Lectures on conversation, Londres, Blackwell, 1995.
[19] Voir E. Gülich, « Unbeschreibbarkeit : rhetorischer Topos – Gattungsmekmal – Formulierungsressource », *Gesprächsforschung – Online Zeitschrift zur verbalen Interaktion*, n° 6, 2005, p. 222-244 ; en ligne : http://www.gespraechsforschung-ozs.de.
[20] *Ibid*., p. 239-240 (nous traduisons).

disais : Pillez, incendiez, mais respectez les femmes, les enfants et les vieillards. Aujourd'hui, je vous dis : Les enfants, respectez-les, parce qu'ils sont innocents, mais les femmes, violez-les ». Aussi je brûle d'un vif désir de pénétrer en Allemagne... (*Idem*, Châtelaudren, 21 janvier 1915)

Les lettres commencent toutes par une expression de ressenti (« Je me plais très bien ici », « Je mène ici une petite vie bien tranquille », « Je continue ma petite vie » – jusqu'à ce point culminant : « Je suis heureux comme un prince, voire comme un *kronprince* », dans une lettre datée du 25 janvier 1915). Elles mettent l'accent sur les effets des expériences vécues. Ces expressions ne constituent pas une histoire à proprement parler mais un positionnement de l'auteur par rapport à une histoire, même si celle-ci n'est finalement pas racontée : l'auteur prend la position d'un narrateur comme cela a été décrit notamment pour certains types de messages sur les réseaux sociaux[21]. La manière dont le camp d'entraînement est décrit dans la lettre du 17 janvier – un camp de vacances, proche des plages bretonnes que l'on peut « aller visiter le dimanche », avec des « chefs » qui sont « gentils », de la « nourriture suffisante » et des « camarades parfaits » – montre ce positionnement en tant que narrateur et l'annonce d'une multitude d'histoires associée à la tranquillité et à une certaine normalité. Cette mise en avant de la tranquillité est accentuée par la présence d'un autre monde, troublant et en arrière plan, celui de la « guerre » et du « métier militaire ».

La lettre du 20 janvier continue dans le même esprit : Bruneau se positionne en tant que spectateur qui rapporte des événements. On le voit cependant abandonner la première personne du singulier qu'il a utilisée dans les premières lettres écrites de Châtelaudren ; il s'inclut ici dans un « nous », un groupe de (simples) soldats, par opposition à celui qui « commande », « le caporal ». Il construit ainsi non seulement des catégories et des classifications, mais il se soumet lui-même à cette catégorisation : l'agentivité de l'auteur, le fait de se positionner comme quelqu'un qui agit, qui peut prendre des décisions et des responsabilités, laisse place à une personne qui se fond dans un groupe et subit les décisions que d'autres ont pris pour elle.

Si les lettres précédentes de Nancy mettaient en avant les événements vus et entendus, les lettres de Châtelaudren commencent à relever d'autres sensations, engendrées par le toucher. Les caprices de la météo se ressentent sur la peau : « J'ai un gilet imperméable que je porte toujours […] et qui me protège... ». Ces informations deviennent récurrentes dans les lettres. Elles amènent de la normalité dans la vie de l'apprenti soldat (et plus tard du soldat) et constituent des sensations qui font le lien avec la vie d'avant, des expériences que l'on *peut* décrire et ainsi partager avec la famille.

La contradiction entre la vie de camp, avec toutes ses coutumes, règles et hiérarchies qui peuvent être rassurantes, et la guerre qui fait de brèves apparitions à l'arrière-plan s'inverse dans la lettre du 21 janvier dans laquelle Bruneau rapporte un discours lu par le capitaine. Ce discours qui met en avant les horreurs de la guerre est un des rares moments où ces horreurs soient mentionnées sans dérision, sans euphémisme. Il est introduit par un positionnement clair de Bruneau, qui se démarque de l'auteur des propos relatés. Bien qu'il s'agisse d'un discours passé (cela date « d'hier »), le ressenti décrit est présenté comme celui du moment présent, encore vrai et valable, par l'utilisation du temps du présent et par l'intensité du sentiment manifesté (« je brûle d'un vif désir »). Il se positionne ainsi par rapport aux horreurs de la guerre, positionnement que nous avons déjà vu dans les lettres de Nancy lors de situations critiques (le bombardement de son immeuble), mais aussi positionnement de Bruneau en tant que narrateur d'une histoire dans laquelle il joue un rôle. Georgakopoulou a montré comment les participants à une interaction co-construisent un récit commun et partagé

[21] Voir par exemple Ruth Page, *Stories and Social Media : Identities and Interaction*, Londres, New York, Routledge, 2012.

à travers ce qu'elle appelle des *projections*[22]. Si nous n'avons pas les réponses de ce qui pourrait être un co-participant dans les lettres, celles-ci anticipent cependant des réponses et laissent ainsi apparaître un positionnement de l'adressé. Les horreurs laissent sans voix et révèlent l'illusion que représentait la normalité construite précédemment. Bruneau réagit à ces horreurs et les inscrit dans le domaine de ce que l'on peut traiter, de ce à quoi on peut réagir (voir la description de l'indescriptible). Il positionne ainsi ses adressés comme des personnes qu'il doit protéger. C'est l'humour noir qui permet la distanciation et la gestion d'événements angoissants et insoutenables. Et par cet humour, Bruneau projette une position commune, partagée, envers l'histoire qu'il vient de raconter.

Le 19 avril 1915, le régiment de Bruneau arrive à Mouilly et ainsi sur la ligne de front des Éparges. Il combat sur la Tranchée de Calonne. Les lettres que nous examinons maintenant ont été toutes deux écrites le 16 mai, du Bois des Cores. Dans la lettre précédente (11 mai), Bruneau se plaignait de ne pas pouvoir comprendre ce qui se passe.

> Me voilà installé dans ma nouvelle villégiature. Elle est à flanc de ravin, sous bois, dans un endroit agréable et sain. Je suis en première ligne, mais, par une bizarrerie tactique – ou stratégique – je tourne dos à l'ennemi, qui ni peut ni me voir ni me tirer dessus (moi non plus, d'ailleurs). Mon canton n'a jamais reçu de marmites jusqu'ici ; c'est un avantage appréciable. Je ne demande qu'à rester ici. Le bruit court qu'après quatre ou cinq jours nous retournerons au repos. L'endroit est très poétique. On entend le coucou. Les balles qui passent très au dessus de nous imitent le chant des oiseaux : *pi-ouitte*. La seule chose qui soit triste est un petit cimetière, au fond du ravin. C'est tout simplement le bout de notre tranchée que l'on a comblée. Des croix de bois en piquets de tente, ou une baïonnette fichée en terre, dessus un képi, ou une couronne de feuillage déjà desséchée. Il y en a une douzaine comme cela qui se suivent.
> Il fait d'ailleurs très beau, mais les nuits sont fraiches. Tout est extraordinairement calme. (Extrait d'une lettre à son frère et à sa belle-sœur, Mouilly, 16 mai 1915)
>
> Rien de nouveau. Toujours exempt de marmites. Fritz s'amuse à envoyer des balles dans les branches, au dessus de nos têtes ; ça nous embête et il ferait mieux d'économiser ses munitions.
> Je suis allé tout à l'heure dans les tranchées voisines et j'ai vu un cadavre boche à 10 m du créneau. Ça puait ferme. J'ai vu des fusils boches, des baïonnettes boches, toutes sortes de curiosités. Plus une balle qui était venue mourir sur la route, et une collection d'obus à nous et à eux. On se distrait comme on peut. (Extrait d'une lettre à son frère et à sa belle-sœur, Mouilly, 16 mai 1915, 4 h du soir)

La première lettre commence encore une fois par une description du lieu où Bruneau se trouve, basée sur le ressenti qui est présenté comme positif et lié aux vacances : une « villégiature », « un endroit agréable et sain », « très poétique ». Le premier son décrit est celui du coucou. Nous retrouvons ainsi une pratique déjà constatée dans les lettres précédentes, la construction d'une illusion de normalité et d'expériences partageables. Le chant du coucou est pourtant opposé aux « balles » qui « imitent le chant des oiseaux : « *pi-ouitte* ». La juxtaposition des bruits des vrais et des faux oiseaux rappelle une autre pratique déjà observée : celle de gérer l'ingérable (et de décrire l'indescriptible) par la dérision et l'humour noir. Le contraste devient pourtant de plus en plus bref et saisissant. S'il fallait une lettre entière, à Nancy, pour gérer les bombes qui tombaient à proximité et plusieurs phrases, à Châtelaudren, pour gérer les horreurs rapportées, il ne faut plus qu'une phrase ici pour rassembler le chant de l'oiseau « *pi-ouitte* » et les balles. Le même rapprochement saisissant apparaît dans la description du visible. « Un petit cimetière, au fond du ravin » que l'on pourrait interpréter, dans le contexte d'un endroit « très poétique », comme charmant, devient à la phrase suivante « le bout de notre tranchée que l'on a comblée ». L'odeur qui intervient

[22] Voir A. Georgakopoulou, *op. cit.*, p.108 et suiv.

pour la première fois est franchement désagréable, d'après la deuxième lettre, écrite au soir du même jour (« ça puait ferme»).

Le rapprochement de plus en plus serré des éléments antithétiques accélère le rythme et relève d'une véritable mise en scène qui fait penser au poème « Le dormeur du val » d'Arthur Rimbaud. Les descriptions de la nature idyllique annoncent, dans le contexte des tranchées, d'autres histoires, non racontées ou esquissées, des histoires que l'on ne peut pas raconter. Gülich[23] a souligné la différence entre l'incapacité à dire quelque chose faute de mots et l'incapacité à décrire quelque chose parce que ce n'est pas descriptible. Par la mise en avant d contraste et le fait de projeter ou d'amorcer une histoire par des bribes, les horreurs sont montrés comme indescriptibles. Cette indescriptibilité de l'expérience est encore plus marquée dans la lettre suivante où Bruneau raconte comment il s'est aventuré dans une tranchée allemande. La comparaison entre l'amoncellement de munitions et une collection d'obus qui aurait été réalisée dans un moment de loisir (« on se distrait comme on peut ») relève d'un certain cynisme.

Comme le montrent ces extraits, les lettres ne constituent pas un récit au sens strict du terme, mais un assemblage de descriptions, d'évaluations, d'analyses et d'explications. Celles-ci n'orientent pas vers un but, vers un point où ces différents éléments se réuniraient, mais révèlent différentes facettes et différentes bribes, parfois contradictoires, de l'identité d'un homme. Si l'on considère, comme nous le faisons ici, que l'identité n'est pas quelque chose de stable et de figé dans des catégories sociales ou psychiques, mais qu'elle est émergente, sociale, discursive, construite sur différents niveaux et par différents moyens[24], les différentes *stories* des lettres nous montrent l'identité de Bruneau comme une identité en construction, reposant sur différentes expériences (sensorielles) et sur la tentative de les mettre en mots pour les partager avec sa famille, mais aussi pour se positionner et se construire par rapport à et à l'aide de sa famille en tant que destinataire des lettres. Charles Antaki et Sue Widdicombe[25] décrivent comme un des principes de l'analyse des identités que celle-ci doit être manifestée (« *make relevant and orient to* »). Bien qu'ils partent de l'analyse des interactions orales, cette caractéristique nous paraît primordiale également pour les *small stories* écrites : dans ses lettres, Bruneau se positionne d'une manière différente selon les moments et les situations. Ces positionnements mettent en avant différentes facettes de son identité à des moments précis. Ils permettent ainsi non seulement une étude du développement, de l'émergence de l'identité, mais aussi une analyse fine de la manière dont le narrateur tente de gérer les différentes situations de sa vie.

IV. Discussion : differents stories, differentes perspectives

La description des expériences sensorielles (ou l'indication de leur caractère indicible, voire indescriptible) est au cœur des petites histoires racontées, esquissées, projetées ou annoncées, et l'analyse en termes de *small stories* nous a parue utile et pertinente. Ces bribes d'histoires montrent différents positionnements de l'auteur : par rapport à son public en tant que narrateur, mais aussi par rapport à l'événement et à l'expérience qu'il raconte, en tant que celui qui découvre, observe, analyse, subit, vit, gère… Par les choix qu'il effectue et les pratiques de mise en mots, Bruneau positionne son public et anticipe d'éventuelles réactions. Ces positionnements et ainsi les aspects ou les éléments identitaires présentés ont été révélés et analysés dans la section précédente en suivant la chronologie des lettres et la chronologie

[23] Voir E. Gülich, art. cit., p. 240.
[24] Voir Mary Bucholtz et Kira Hall, « Identity and Interaction : A Sociocultural Linguistic Approach », *Discourse Studies*, vol. 7, n° 4-5, 2005, p. 585-614.
[25] C. Antaki et S. Widdicombe, « Identity as an Achievement and as a Tool », in C. Antaki et S. Widdicombe (dir.), *Identities in Talk*, Londres, Sage, 1998, p. 5.

de l'entrée en guerre. L'analyse a mis en avant l'émergence de l'identité selon cette chronologie. La construction identitaire n'est pourtant pas linéaire ; différents positionnements et différentes perspectives peuvent apparaître à différents moments : par le type de *stories* et la manière dont elles sont racontées, l'auteur regarde le monde qui l'entoure selon différentes perspectives et raconte différentes histoires.

Certaines *stories*, par exemple, prennent l'apparence d'un rapport. Bruneau décrit ce qu'il voit ou ce qu'il entend d'une manière assez précise et détaillée. Ces rapports relatent des faits, se basent sur des chiffres, citent des sources et sont d'une certaine manière vérifiables. Elles relèvent d'une posture plutôt spectatorielle et témoignent du souci qu'a Bruneau d'être le plus objectif possible. Les expériences sensorielles se trouvent ici filtrées par les évaluations et des descriptions parfois très détaillées. Ces rapports quasi journalistiques, montrant un fort souci de précision, mais aussi de dramatisation et de mise en scène, se trouvent essentiellement dans les situations dans lesquelles le danger reste éloigné et n'affecte pas le sujet directement.

Dès lors que la guerre entre dans la vie de Bruneau, sa posture change : il construit un nouveau monde selon des modèles connus : celui du camp de vacances où il passe du bon temps avec des camarades, celui de l'apprentissage où il apprend le « métier militaire ». La description se transforme, devient la mise en place d'un lieu et de personnages, avec des catégorisations, des évaluations, des anecdotes. L'auteur fait partie de ces mondes ; il y a sa place en tant qu'individu ou en tant que membre d'un groupe, il prend ses marques en évoquant ses préoccupations matérielles, le rythme de sa vie quotidienne, ou en rapportant des commentaires, voire des moqueries concernant ses supérieurs hiérarchiques.

Mais parfois, ces postures s'écroulent ; la guerre, les actions et les expériences du soldat ne peuvent plus être ni décrites, ni partagées. Dans ce cas et devant l'exigence de décrire l'indescriptible, Bruneau doit trouver une parade pour garder les liens avec sa famille, en exprimant l'intention de partager avec elle ses expériences et, en même temps, en la rassurant lorsqu'elle pourrait avoir des inquiétudes. Il trouve cette parade par une véritable mise en scène utilisant l'humour et le sarcasme, établissant des contrastes forts et un rythme rapide.

Les différents types de *stories*, qui se trouvent tout au long du livre, indiquent des positionnements particuliers à certains moments et par rapport à certaines expériences vécues. Ils constituent une des particularités du livre : Bruneau a décidé après la guerre de ne pas prendre la posture d'un narrateur unique en produisant un récit linéaire. Il garde les lettres en l'état et en sélectionne seulement des parties, non pour construire un sens global mais pour garder différentes « traces » du vécu, des jugements, des discours. Son témoignage est un corpus composé de *small stories* sélectionnées afin de retracer un parcours avec toutes ses erreurs et ses imbroglios. Les histoires que nous avons analysées ici sont donc des interprétations de Bruneau faites en 1920, lors de la confection de « Ma guerre ». C'est lui qui nous présente *sa* guerre.